

A Pierre OSTER

in memoriam

De quelle année s'agit-il ? 1979 ou 1980 ? je ne me souviens plus. Mais je me souviens d'une salle de classe étroite et petite, à l'éclairage jaunâtre, médiocre et triste comme tant de salles de classe de ces années-là. Pourtant nous étions à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il y avait les organisateurs de la réunion, Jean-Michel Maulpoix, et Alain Deschamps qui devait mourir peu de temps après, quelques élèves intrigués, Pascal Riou, Luc Pinhas, moi-même, et peut-être un ou deux autres dont je n'ai pas retenu le nom.

Et,

en face de nous il y avait

Pierre OSTER, son imperturbable présence, et si digne, si droite.

Que nous a-t-il dit ce soir là ? Je ne m'en souviens plus exactement, mais je sais que quelques années plus tard, devant partir pour mon service national,

il

m'avait reproché de mal maîtriser ma grammaire, (j'avais peu publié à l'époque et ce n'était pas bon), de ne pas suffisamment maîtriser la syntaxe.

Je l'ai cru, pour deux raisons, la première c'est qu'ayant raté deux fois l'agrégation de lettres avec de très mauvaises notes en grammaire, il avait nécessairement raison.

La seconde était plus perverse. Je ne désirais pas être fidèle à la grammaire, et en me demandant de l'étudier il me traçait le chemin pour lui désobéir, lui le maître, (on aspire toujours à détromper le maître) en toute connaissance de cause, ce en quoi il avait totalement raison...

J'ai donc, durant les deux ans passés au Sri Lanka, travaillé avec quelques intermittences, (je dois le reconnaître) ma grammaire, la Grevisse aussi bien que la Larousse de Claire-Blanche Benvéniste, sans compter l'histoire de la grammaire historique de Brunot et Bruneau, et celles concernant la littérature médiévale, que j'appréciais particulièrement.

Bien sûr je n'ai rien retenu consciemment de tout cela (du moins au regard des années qui me séparent de cette époque) mais j'ai tout avalé, et tout m'a infusé, peuplant mon inconscient, me construisant à travers quelques mots qu'il m'avait jetés au détour d'une conversation.

On pourrait croire que je ne parle que de moi, mais parlant de moi, c'est de lui que je parle, de cette présence que je retrouvais au fil de mes retours en France entre deux voyages, dans son bureau du Seuil, que je revis plus tard, au fil aussi des entretiens que la MEL organisait au Petit Palais. Nous discutons alors à la sortie comme les uns et les autres faisaient. Le revoir suffisait déjà à mon bonheur.

Je l'accompagnais aussi, auprès d'Edouard Glissant, lors du colloque de Porto consacré à ce dernier, le jour même de la chute du Mur, et plus tard, toujours en présence d'Edouard, lors du colloque de Pau enfin consacré à Pierre.

De ces deux moments j'ai du mal à parler ; des liens intenses ont eu lieu qui dépassaient la question de la littérature, ou y participaient trop intensément pour que je puisse en trouver les mots.

Et me voilà contraint (devrais-je dire incapable) de ne pouvoir évoquer un temps disparu qu'il emporte avec lui.

B. Conort